

Journées internationales d'études sur l'exotisme, 10-11 mai 2007, Université d'Ankara. Textes réunis et publiés par Nurmelek Demir et Gülser Çetin
ISBN : 978-975-482-813-9, p. 91-101.

Exotisme ou ethnocentrisme? regards croisés persans français, autour du voyage en Europe du shah de Perse, Nâser ed-Din Shâh Qâjâr (1873)

Marie-Christine KOK ESCALLE

Universiteit Utrecht

Divers ouvrages m'ont conduit à travailler sur les connotations culturelles de la langue française dans la Perse de la 2e moitié du XIXe siècle ; étant à la recherche de recueils de dialogues et de méthodes d'apprentissage du français utilisés aux Pays-Bas au cours des siècles, j'ai trouvé ces ouvrages à la bibliothèque universitaire de Leiden, la plus ancienne université néerlandaise. J'ai analysé ailleurs (*Documents Sifflés* à paraître) la méthode pour apprendre la langue française, rédigée par le secrétaire du shah de Perse, R. Khân (nouvelle édition 1894) dans laquelle le français est le "support d'un miroir de la société de cour persane et du discours que le Shah lui-même tient dans son *Journal de voyage en Europe*". Outre cette méthode "pratique et facile" qui compte près de 300 pages, de gros ouvrages, recueilsⁱ de dialogues persans-français (Nicolas, 1856/1869) ou français-persans (Biberstein-Kazimirski, 1883), destinés à l'apprentissage du français et/ou du Perse sont publiés dans cette même période marquée par le premier voyage d'un shah de Perse en Europe en 1873. Le shah lui-même fait le récit de son voyage qui, écrit en langue persane, sera publié en Perse sous forme de feuilleton; ce journal de voyage est traduit en français en 2000 (Sinbad, Actes sud) et c'est dans cette version que nous avons pu le lire. Ces documents qui, bien que de nature différente ont tous un objectif éducatif affiché, forment un corpus intéressant parce qu'ils véhiculent une image de l'autre, persan vs français, et parce que s'y dessine une représentation de la rencontre interculturelle entre persan et français. Cette rencontre est réelle dans le récit de vie qu'est le journal de voyage du Shah, fictive dans le cas des dialogues construits pour l'apprentissage de la langue, mais les attitudes qui la caractérisent sont dans les deux cas

significatives. Ces rencontres provoquent des réactions d'*exotisme* dans le cas d'une admiration et d'une ouverture excessive à la culture de l'autre, et/ou d'*ethnocentrisme*, dans le cas d'une attitude qui fait de sa culture et de son monde à soi, la référence pour percevoir et évaluer l'autre, son monde et sa culture; la survalorisation de son monde à soi va de pair avec cette attitude ⁱⁱ.

Entre ces deux extrêmes se profilent les regards mutuels entre Persan et Français, dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Après avoir présenté le contexte des contacts de cultures, nous verrons comment l'attitude du shah dans son *Journal de voyage* peut être qualifiée d'exotisme tempéré, contrairement à celle des Français spécialistes de l'Orient qui font preuve d'ethnocentrisme.

1. Contexte des contacts Orient-Occident (France-Perse) dans la 2e moitié du XIXe siècle

Toute la 2e moitié du XIXe siècle (1848-1896) pendant près de 50 ans, Nâser ed-Din Shâh Qâjâr (1831-1896) règne sur la Perse. Il est le 1er souverain perse à se rendre en Europe, en 1873 et il retournera en France en 1878 et en 1889 à l'occasion des expositions universelles. Le Shah est présenté comme un despote éclairé, et s'il n'a pas quitté son pays avant d'entreprendre le voyage d'Europe en 1873, il est de culture orientale mais d'éducation plurilingue. Accédant au trône à l'âge de 17 ans, en 1848, sa langue maternelle est le turc azéri, la langue de Tabriz où les princes héritiers grandissent. Il parle le français, ce qui lui permet de converser avec les étrangers pendant son voyage en Europe, comme il le mentionne souvent, même s'il est accompagné d'interprètes. Il écrit en persan, son journal de voyage. Il a la réputation d'être ouvert à l'étranger, à en croire Nicolas, qui relate peut-être sa propre expérience de diplomate, comme on peut le lire dans le dialogue XVII, sur l'étendue de la Perse et ses produits:

"- Vous avez sans doute été présenté à S.M. le Chah et à ses ministres,

- Oui, [...] pendant l'été de 1850 ...

- Il se nomme Nâçer Eddîn Chah. C'est le fils aîné de Mohamed Chah,

- On dit que c'est un excellent roi,

- Oui, c'est un excellent roi. Il est excessivement bienveillant pour les étrangers et très généreux. Il est très instruit. Il connaît la géographie, le dessin; il parle le français et possède très bien les langues orientales: l'arabe, le turc et le persan.

[...]

- A mon départ pour la France il m'a comblé de bonté et de cadeaux vraiment royaux." (Dialogue XVII, sur l'étendue de la Perse et ses produits, Nicolas 1856/1869, p. 295-296).

On veut même voir dans le shah un monarque éclairé à qui Biberstein Kazimirski (1883, préface, VIII), attribue l'initiative de faire "composer un dictionnaire persan complet faisant autorité", ce qui n'a pas abouti faute de personnel compétent, mais tout le monde d'ailleurs rend "hommage à ses efforts incessants pour le progrès en Perse" (Biberstein Kazimirski 1883, p. 482-483).

Pendant le règne du shah, les contacts entre la Perse et l'Europe s'intensifient, tant sur le plan des échanges commerciaux que sur le plan scientifique, avec les travaux des Orientalistes allemands et français; en témoignent les ouvrages didactiques pour l'apprentissage de la langue française et de la langue persane, qui s'adressent à l'usage des drogmans, des négociants et des voyageurs (Nicolas 1856/1869), ou à un public large, de "Français qui se proposeraient de faire un séjour de quelque durée en Perse", de "Persans qui désirent apprendre la langue française", et enfin de "jeunes orientalistes français qui voudront joindre la pratique à la théorie" (Biberstein-Kazimirski 1883, préface, III). L'intention des ouvrages didactiques est louable puisqu'il s'agit d'offrir une compétence linguistique et culturelle à l'étranger en situation de mobilité, de "mettre en mesure de parler facilement et de pouvoir écrire dans la langue de ce peuple", puisque "les relations avec les pays orientaux ou avec les individus de ces pays, sont devenues si fréquentes et comparativement si faciles" (id. XIV-XV).

Dans tous ces documents, l'importance de la langue française comme langue de communication internationale apparaît. Le shah se vante de pouvoir converser en français et le dialogue "des langues française et persane" reprend les traditionnelles considérations sur la langue française:

"Le français est la langue la plus répandue dans le monde surtout parmi les classes élevées et moyennes. En Europe le français est toujours encore la langue de la diplomatie et des cours" (Biberstein Kazimirski 1883, p. 167).

Si la langue française est encore à cette époque la langue de la diplomatie et des élites européennes, les contacts entre la Perse et l'Europe sont particulièrement importants avec l'Allemagne et l'Angleterre sur le plan économique. Le récit du séjour en France mettra en lumière la situation paradoxale dans laquelle se trouve la France: l'impact international de sa langue et de ses richesses culturelles cohabite avec l'image de désolation que sa population affiche, sur le plan politique (la jeune république) et social (un pays qui sort de la guerre).

Dans les dialogues bilingues que comprennent les recueils didactiques, et dans le journal de voyage du shah se dessinent les regards des uns sur les autres et les regards que l'on prête aux uns et aux autres. Le récit du Shah est celui d'une découverte, d'un premier contact réel avec les réalités occidentales, même si la langue et la culture française lui sont d'une certaine façon familière. La découverte provoque étonnement et admiration, parfois aussi interrogation, mettant le shah dans une attitude d'exotisme. Les dialogues, *persans-français* ou *français-persans*, supports de l'apprentissage de la langue et culture de l'autre (le français pour les Persans, le persan pour les Français) et écrits par des spécialistes de la culture de l'autre, véhiculent une image du Persan et l'image du Français que l'on prête au Persan; celles-ci sont fortement marquées de stéréotypes et renvoient à une attitude d'ethnocentrisme idéologique. Il est remarquable que tant dans les dialogues que dans la méthode de Khan on retrouve des thèmes communs au journal de voyage du Shah, comme l'importance attribuée à la chasse, au cheval, aux plantes, aux animaux, mais aussi des remarques sur la douceur du climat de Paris ("son climat est très semblable à celui de la Perse", *Journal*, p. 185) qui fait préférer cette dernière à Londres (Nicolas 1856/1869, p. 236).

Les auteurs de notre corpus, aussi bien le shah, qui apporte aux populations persanes des informations sur l'Europe, que le diplomate (Nicolas est consul de France à Téhéran), le savant orientaliste (Biberstein-Kazimirski que le shah qualifie de traducteur) ou le rédacteur de la méthode de français (Richard Khân est professeur de français mais aussi secrétaire interprète du shah) s'affichent comme compétents pour transmettre un savoir linguistique et culturel sur l'autre, et finalement faire oeuvre de médiation interculturelle pour dépasser ignorance, méconnaissance et incompréhension. Ces professionnels de l'Orient sont en contact avec le shah pendant le séjour de celui-ci en France, lors du voyage d'Europe de 1873ⁱⁱⁱ. Leurs attitudes face à l'autre sont quelque peu différentes.

2. De l'exotisme tempéré du shah de Perse dans son journal de voyage

Dans sa découverte de l'Europe le shah témoigne d'admiration pour ce qu'il voit: c'est d'abord le résultat du progrès technique qui caractérise la révolution industrielle et urbaine en Europe, et d'abord l'Angleterre avant la France. Le chemin de fer y occupe une place centrale tout au long du voyage et dès l'arrivée du shah en Russie, le 15 mai 1873 à Tsaritsin (Volgograd). "C'est la première fois que nous prenons place dans un train.

C'est vraiment bien et très confortable. On parcourt ainsi cinq parasang à l'heure" (*Journal* p. 71). Ce sera son moyen de transport privilégié dans tous les pays, le bateau à vapeur (autre manifestation du progrès technique) permettant d'effectuer les traversées de mer. Le Shah aime décrire en détail le train et ses attributs, les gares, les postes de garde, les tunnels; on passe beaucoup de temps dans ces wagons, confortables, on y prend des repas. Mais ce merveilleux moyen de transport n'est pas sans risque, le Shah mentionne en effet un accident survenu trois jours avant son arrivée en France, sur la ligne de Cherbourg, celle qu'il emprunta, et qui causa beaucoup de dommages humains (*Journal* p. 194). Pourtant le chemin de fer est vu par le shah comme une preuve de la prospérité des pays, et il en parle tant que l'on pourrait se demander si cela ne serait pas un argument de promotion pour encourager les Orientaux à se rendre en Europe puisqu'il semble si facile de voyager en Europe, comme le souligne aussi Nicolas (1856/1869, p. 234-239) dans un dialogue portant sur le départ pour la France. Le gaz et l'électricité que l'on utilise pour éclairer en ville sont aussi source d'émerveillement pour le shah. "Paris est entièrement éclairé au gaz" (*Journal* p. 185), et au Trocadéro, malgré le vent et la pluie, "les lampes à gaz ne s'éteignaient pas facilement" (*Journal* p. 199). Le shah mentionne l'éclairage des rues des villes, des salles de théâtre, des palais, mais aussi des ateliers. L'électricité quant à elle, facilite les illuminations des jardins et palais, comme à l'Elysée dont le Shah précise qu'il a appartenu à madame de Pompadour, où les lumières électriques qui tombent du toit éclairent les arbres, ou au ministère des affaires étrangères (*Journal* p. 216). "Les illuminations étaient superbes", peut-on lire souvent, comme au Champ de Mars et à l'école militaire "entièrement illuminés" (*Journal* p.199). Le rôle de l'état dans la vie économique et son activité dans l'amélioration de l'infrastructure en France fait l'objet de toute l'attention du Shah qui note la prise en charge des travaux d'équipement entraînés par l'urbanisation et l'industrialisation; il loue non seulement les travaux d'Hausmann, "les rues de Paris bien droites, larges et planes, et les avenues plantées d'arbres alignés avec goût ont été aménagées sur l'ordre de M. Hausmann, précédent préfet de Paris sous le règne de Napoléon III, et par cet architecte [Alphand]" (*Journal* p. 204), mais encore il insiste sur les routes, ponts, tunnels pour le chemin de fer (la traversée d'un des nombreux tunnels entre Dijon et Genève dure plus de cinq minutes, *Journal* p. 222) qu'il rencontre dans la province. Cette sensibilité du shah au rôle que le pouvoir joue dans le développement économique d'un pays est d'ailleurs visible dès la première partie de son voyage; lorsqu'il quitte Téhéran, le Shah qui voyage le plus souvent à cheval, les "voitures" ou "calèches" ne pouvant souvent pas continuer sur les routes non carrossables, fait des remarques sur l'infrastructure et sur le rôle qu'il joue lui-même dans l'amélioration des conditions de celle-ci; ainsi, écrit-il, en Perse: "Cette route a été un peu aménagée sur l'ordre du gouvernement [...] il y a quelques années, on a

construit, à cet endroit un pont solide grâce aux deniers de l'État" (*Journal* p. 57, 59). Ailleurs le Shah mentionne qu'il s'installe pour "une belle nuit de clair de lune", dans "la tour que le ministre des Affaires étrangères avait fait construire sur notre ordre lorsqu'il était gouverneur du Gilan [...] entièrement construite en maçonnerie de briques et de pierres, sauf les galeries qui étaient en bois" (*Journal* p. 63). L'admiration du shah pour le rôle que joue l'Etat dans la société se manifeste lors de visites diverses et porte indirectement sur la construction de la nation par l'éducation et l'instruction, par le soin porté aux populations, par la constitution d'un patrimoine national. Ainsi, lors de sa visite du palais du Luxembourg à Paris, il mentionne l'accès gratuit aux écoles supérieures de la République, pour ceux qui ont réussi le concours d'entrée, que des professeurs sont alors en train de faire passer à des étudiants (*Journal* p. 204); la responsabilité de l'état est aussi manifeste sur le plan de la santé (l'hôpital que construit la nation / *Journal* p. 176) ou de l'ordre public (la police et le maintien de l'ordre / *Journal* p. 144); enfin, le shah est très admiratif devant les anciennes manufactures royales qui poursuivent sous la république la mission de production économique et artistique qui leur a été confiée par le pouvoir depuis des siècles, tant à cause de l'institution qu'à cause de la qualité des produits. A la manufacture de porcelaine de Sèvres, certaines pièces ne peuvent être vendues à qui que ce soit, par souci de constitution et de conservation d'un patrimoine national, et à la manufacture des Gobelins, "ces ateliers [qui] dépendent de l'Etat" (ouvriers et directeurs étant des employés salariés de l'Etat), les tapisseries "se vendent ou s'achètent à des prix extravagants" et "ces tapis sont si beaux et si précieux qu'on les suspend aux murs des salons et des chambres des rois en guise d'ornements à la place des peintures" (*Journal* p. 207).

Si l'on peut parler d'exotisme pour qualifier le regard du shah porté sur la France dans ses aspects économiques, éducatifs et patrimoniaux, cet exotisme est bien tempéré par des interrogations que le shah va développer sur le spectacle que donne la démocratie parlementaire à la française. La toute jeune république française va faire l'objet d'un étonnement du shah témoin de pratiques traduisant un certain chaos, lorsqu'il assiste à une réunion de l'assemblée nationale à Versailles, où "700 députés étaient présents": "le spectacle était fort intéressant", dit-il de façon ironique, car "le vacarme était extraordinaire". Cette expérience confirme pour le shah la dérision d'un pouvoir démocratique puisque ceux qui sont élus et doivent faire entendre leur parole pour le profit de tous, sont inaudibles ou ne peuvent pas prendre la parole à cause du chaos qui règne dans l'assemblée. (*Journal* p. 211). Pourtant un autre aspect a plutôt quelque chose de rassurant pour le monarque absolu qu'est le shah: la démocratie parlementaire à la française intègre un certain héritage monarchique puisque dans cette assemblée parlementaire symbole de la démocratie, siègent les fils du roi Louis-Philippe "qui peuvent prétendre au trône de France"; en

effet, "sous le règne de Napoléon III, ils étaient en exil en Angleterre, et sont rentrés en France sous la république" (*Journal* p. 190). Le spectacle chaotique et étonnant que donne la démocratie en fonction est encore alourdi par l'esprit de division que donne le visage du politique d'une part, par l'image de tristesse et de désolation qui se dégage de Paris et de ses habitants d'autre part. En effet, le shah constate chez les Français, "un curieux état d'esprit" (*Journal* p. 183-184); ceux-ci semblent démoralisés parce qu'ils sont divisés quant à leurs aspirations sur le plan national, étant pour une bonne part favorables à un retour à la monarchie, bien que selon des modalités différentes. Le shah souligne aussi la division politique des républicains, rouges, modérés et autres; signe d'impuissance, elle ruine la capacité de la France à "préserver l'ordre intérieur". La puissance de la France se réduit à une virtualité, tant qu'il n'y a pas d'unité pour établir "une véritable monarchie ou une véritable république. Alors, l'Etat français sera le plus fort de tous, et tous devront compter avec lui" (*Journal* p. 184). Cette démocratie à la française marquée par le chaos dans son exercice est aussi marqué par la violence dans sa création et le shah en indique abondamment les traces visibles que sont les dommages matériels provoqués par la guerre franco-prussienne et par la Commune et qui accompagnent l'installation de la république. Les Parisiens "tous tristes et mélancoliques [portent] des vêtements de deuil, avec peu d'ornements, et d'une grande simplicité"; nombreux sont les bâtiments symboliques endommagés, tels la colonne Vendôme "que les Communards ont entièrement détruite" (*Journal* p. 206), le Panthéon, "dernièrement redevenue église et lieu de culte, est entourée d'échafaudages [...] car les Communards l'ont endommagée pendant l'insurrection" (*Journal* p. 205), ou le "Conseil d'Etat, un grand édifice qui abrite un ministère, fondé à l'époque de Napoléon Ier et incendié par les communards" (*Journal* p. 202).

3. Exotisme persan vs ethnocentrisme français

L'attitude d'empathie et d'ouverture à l'autre que le Shah manifeste dans le récit de sa confrontation avec les hommes et avec les choses de France rencontre certaines limites et comporte des marques d'ethnocentrisme, dans la mesure où c'est avec les repères de son monde culturel qu'il situe et évalue la différence qu'il expérimente; ceci est sensible dans son approche de la ville et des constructions urbaines, mais aussi dans ce qu'il voit du monde chrétien par exemple. Les références au connu persan facilitent entre autres la compréhension des savoirs sur la France que le shah veut transmettre à ses sujets. L'attitude d'ouverture à l'autre que les auteurs de *dialogues persans-français* et *français-persans* affichent par expertise professionnelle de diplomate et de savant orientaliste, est en revanche tout à

fait limitée dans les faits. Dans ces dialogues, le regard sur l'autre est finalement déterminé par une idéologie dominante qui se présente comme le fruit de l'évidence mais qui est l'affirmation d'un modèle sur l'autre, le français sur le persan. Là où le shah fait preuve de curiosité et manifeste de l'empathie en cherchant à voir, en questionnant, en s'étonnant de ce qu'il ne connaît pas, les Français auteurs des dialogues se réfèrent à leur savoir sur l'autre pour s'autoriser des affirmations sur leur être et des injonctions sur leur devoir faire. Les discours sur la langue et sur l'éducation sont particulièrement révélateurs de ce travers idéologique qui sous couvert d'exotisme est le résultat d'un réel ethnocentrisme.

Nicolas montre son talent de diplomate, adoptant une attitude d'exotisme face à la langue et la culture persane dont il valorise l'identité, tout en y ajoutant des éléments normatifs occidentaux. Très élogieux, il affirme que la langue perse est très utile car les Turcs doivent l'apprendre à côté de leur langue turque et de l'arabe qui est la langue du coran, et à plus forte raison les drogmans, ou jeunes des langues. C'est pour ces derniers qu'il écrit ses dialogues persans-français, affirmant "penser en persan" et partir des règles fondamentales et des idiotismes de la langue persane. Nicolas, affirme dès le début de sa préface (1856) la supériorité de la "langue persane, [qui] si peu connue en Europe, est sans contredit la plus belle, la plus riche en expressions figurées, et la plus poétique de toutes celles qui sont parlées en Asie". Et, si le persan a été l'objet d'une influence grammaticale et lexicale arabe, les effets n'en sont que bénéfiques, car l'apport de "la langue des Arabes, plus civilisés et plus avancés en littérature que leurs voisins, [...] sans rien changer au génie qui lui est propre ..." a donc permis de renforcer l'identité persane de cette langue. Biberstein Kazimirski (1883) fait la même opération mais de façon plus visible. Il détourne l'exotisme que cautionne sa compétence de savant orientaliste, spécialiste de la langue et la culture de l'autre, le persan, pour un ethnocentrisme en proposant sinon imposant un modèle occidental à adopter pour grandir dans le progrès et renouer avec un passé illustre, qui est celui de la Perse antique. Dans les dialogues qui traitent "des langues française et persane, "de l'instruction publique", "des nouvelles, des journaux et du journalisme", c'est en effet une vision ethnocentriste qui s'exprime, privilégiant une vision occidentale de la civilisation, du progrès. Sous une pseudo empathie sont véhiculées des idées européennes projetées sur le persan, langue et culture, homme et système social, faisant du modèle français le modèle à adopter. Les stéréotypes associent peuples et langues, comme dans le dialogue sur les langues française et persane où le français, point de référence permet d'opposer clarté à ambiguïté et richesse à pauvreté. En effet, si "le français est la langue la plus répandue dans le monde [...] le persan l'a été longtemps dans l'Asie centrale et dans l'Inde" (Biberstein Kazimirski 1883, p. 167); et si "la langue française [est] agréable, douce et riche, [...] elle est très difficile", tout comme le persan l'est "dès qu'il s'agit d'aborder une discussion sérieuse

et de quelque importance" (id. p. 169); pourtant, "il est plus facile d'apprendre le français en France que le persan en Perse", même si "le persan est une langue très simple, [...] pas très riche [mais] du moins très douce et agréable" (id. p. 171). Enfin, si "la langue française a la réputation d'être une langue claire par excellence, [...] la langue persane, [...] par sa trop grande simplicité, est souvent sujette à l'ambiguïté" (id. p. 172).

La langue est utilisée par Biberstein Kazimirski comme support matérialisant l'essence du regard porté sur les Persans dans leur ensemble culturel et social, comme on peut le déduire des propos de l'auteur des dialogues français-persans qui, dans sa préface, insiste sur le lien qu'il y a entre le développement d'une langue et celui du progrès intellectuel des peuples, à l'exemple de "la marche des langues européennes". La situation de la langue persane lui paraît traduire une stagnation culturelle, contrastant avec celle des langues européennes qui, "autrefois pauvres et embarrassées dans leurs allures" ont participé au progrès intellectuel de leurs peuples.

"Depuis des années, 'les Persans, soit insouciance, soit découragement, soit incertitude sur la voie à suivre pour faire de leur propre langue un instrument, un véhicule de la propagation des lumières, laissent dans une sorte d'abandon. Depuis des années, leur langue s'appauvrit et le champ littéraire est laissé en jachère" (1883, préface, XIII).

Langue et culture sont à l'image de l'homme et du système social, ce qui souligne l'importance essentielle de l'instruction. On a vu que le souci d'éduquer le peuple est fort présent chez le Shah qui par son journal se charge de transmettre les savoirs sur l'Europe, mais il l'est aussi chez les Orientalistes français qui se sentent une mission civilisatrice, utilisant leur compétence plurilingue. Pour tous, l'ouverture à l'autre est présentée comme la clé de la prospérité, mais à lire Biberstein Kazimirski, il s'agit d'une ouverture à sens unique. Le retard face au progrès et l'ignorance mutuelle des cultures d'Orient et d'Occident, seraient imputables aux "Persans [qui] en particulier ont des aptitudes et beaucoup de goût pour les sciences de l'Europe" (id. VII), mais qui ont difficilement accès à la connaissance des Lettres européennes, parce que l'héritage culturel européen aurait été délibérément "ou ignoré ou négligé". Si l'Européen a lui, "sous la main, à sa disposition, toute une bibliothèque d'écrits sur l'Orient, des ouvrages qui l'initient dans la connaissance de ses religions, de ses institutions, de sa littérature" (id. VII), "l'islamisme [... aurait] élevé en quelque sorte une barrière entre l'Orient et l'Occident" et la Perse se serait, "plus que la Turquie et que l'Inde" mise "en dehors de tous les mouvements de l'Occident" (id. IX).

Dans le dialogue sur l'Instruction publique, Biberstein Kazimirski développe une critique en règle de l'enseignement persan et du système d'écriture qui

est dit être "défectueux" (1883, p. 486), une critique de l'utilisation de l'arabe car "on fait apprendre par coeur aux enfants un livre dans une langue étrangère dont ils n'ont jamais entendu un mot" (id. p. 485), affirme le Persan, pendant que l'européen souligne au contraire l'importance de "la connaissance de l'arabe [...] très utile, parce qu'elle exerce l'esprit". La réforme de l'instruction en Perse peut ainsi se faire sur le modèle français: "il vous faut un bon ministre de l'Instruction publique" et bien entendu, il faut faire "apprendre aux élèves une langue européenne qui sera comme une clé du trésor du savoir, de préférence la langue française" (id. p. 487). La clé du progrès c'est donc l'ouverture à l'Europe et en particulier l'adoption du modèle français d'éducation. L'exotisme du savant orientaliste est bien inversé pour faire place à un ethnocentrisme dominant, car c'est "dans l'étude sérieuse des choses de l'Occident et particulièrement de la France" que "les esprits affranchis ou qui cherchent à s'affranchir des préventions de race et de doctrines" trouveront le "guide [dont] ils ont besoin" (1883, préface, IX). Il suffit donc "d'emprunter les Lumières de l'Europe", non de l'extérieur mais bien de l'intérieur, car "ce sont les lumières acquises par les hommes du pays qui pourront indiquer à celui-ci le meilleur moyen de former une civilisation la plus appropriée au génie et aux besoins d'un peuple jaloux du progrès mais respectant certaines traditions" (id. X).

Tout en disant de la Perse qu'elle est une des plus anciennes civilisations, on la présente implicitement comme une société naissante dont la langue doit s'adapter, "comme dans l'ordre économique, [s'accroissant et se développant] en raison des besoins que l'on se crée ou que l'on ressent et que l'on s'efforce de satisfaire" (id. X); l'auteur fait ici implicitement l'amalgame entre modèle européen du progrès et universalité. L'exotisme qui consiste en l'admiration de la Perse, est ici mis au service d'un ethnocentrisme que reflète la persuasion véhiculée selon l'esprit de mission propre à la France de cette période : "une chose seulement me paraît essentielle, c'est que l'écrivain persan, quel qu'il soit, [...] cherche [...] à remplir ses productions de pensées, d'idées [...] Sous ce rapport, la lecture de la bonne littérature française peut exercer un effet salutaire" (id. XIII).

La fin de la préface des *dialogues français-persans* (1883) ne fait que renforcer stéréotypes et domination symbolique du modèle français de culture à prétention universelle, dans une adresse au "très savant Faris ben Yousouf el Chidiaq [pour qui] les Européens sont inférieurs aux Musulmans par l'esprit, par l'intelligence et par le goût", formulée ainsi: "cet écrivain si distingué rendrait un mauvais service à ses coreligionnaires s'il les entretenait sérieusement dans les idées dont ils ne sont déjà que trop enclins à se bercer" (1883, préface, XVI). L'ouverture est fortement conditionnée par une idéologie dominante; l'exotisme s'est transformé en ethnocentrisme chez les Français dans leur rencontre avec la Perse, là où le shah manifeste un ethnocentrisme mesuré rendu indispensable par la

dimension d'étrangeté que comporte la rencontre avec la France. L'exotisme affiché des Français "spécialistes de l'autre" se révèle être un discours qui diffuse la culture de soi et prétend l'imposer aux autres.

Bibliographie:

Biberstein Kazimirski, A. de, *Dialogues français-persans* précédés d'un précis de la grammaire persane et suivis d'un vocabulaire français-persan, Paris, Librairie Klincksieck, 1883; préface III-XVI.

Khan, R., *Nouvelle méthode pratique et facile pour apprendre la langue française*, Nouvelle édition, An 1312 de l'Hégire, Téhéran (Perse), 1894.

Nicolas, J.B., *Dialogues persans-français*, accompagnés de notes sur les principales règles de la grammaire persane et de certaines locutions et idiotismes propres à cette langue à l'usage des drogmans, des négociants et des voyageurs, 2e édition 1869, Paris, Maisonneuve et Cie; préface V-VIII datée du 15 avril 1856.

Salesse, B. (éd.), *Journal de voyage en Europe (1873) du shâh de Perse Nâser ed-Din shâh Qâjâr*, traduit du persan, présenté et annoté par Bernadette Salesse, Sindbad, Actes sud, 2000.

ⁱ Ces recueils de dialogues contiennent aussi un vocabulaire ou dictionnaire et des éléments de grammaire.

ⁱⁱ Cf. les travaux de l'équipe de recherche de G. Zarate sur les compétences de communication interculturelle.

ⁱⁱⁱ Le shah les reçoit en audience sur le bateau qui le conduit d'Angleterre à Cherbourg le 5 juillet 1873 (*Journal* p. 177).